

Ara Güler

Arrêt sur images

*Nouvelles traduites de l'arménien
par Alice Der Vartanian et Houri Varjabédian
Photographies*

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :

Istanbul, 1954 ; les enfants sur la digue (© Ara Güler / Magnum Photos).

Ouvrage publié avec le concours des services culturels de la Ville de Marseille.

COPYRIGHT © 1995, ARAS YAYINCILIK, ISTANBUL, *Բարեգործական վերջ պիտի ապրինք.*

COPYRIGHT © 2013, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

COPYRIGHT © 1954-2013, ARA GÜLER POUR LES PHOTOGRAPHIES (© MAGNUM, PARIS).

WWW.EDITIONSPARENTHESES.COM

ISBN 978-2-86364-281-8 / ISSN 1626-2344

ARA GÜLER [Istanbul, 1928]

« Photographier Istanbul c'est photographier le monde » ; ainsi qualifie son travail celui qu'on a surnommé « l'œil d'Istanbul ». Né en 1928 dans le quartier de Taksim où son père, arménien originaire de Chabin Karahissar, était pharmacien, Ara Güler, après des études à l'école des Pères Mekhitaristes puis au lycée Guétronagan, fréquente la section d'économie de l'université d'Istanbul. Il rejoint le monde de la presse dès 1950 au sein du quotidien *Yeni Istanbul*, devient photojournaliste pour *Time* en 1956, *Paris Match* et *Stern* en 1958 avant d'intégrer la célèbre agence internationale Magnum. Il est désigné en 1961 parmi les sept meilleurs photographes du monde par *Photography annual* en Grande-Bretagne et reçoit le prix « Master of Leica » en Allemagne en 1962. De nombreuses expositions lui ont été consacrées à travers le monde ; des livres témoignent de son travail d'infatigable reporter car « il y a une histoire derrière chaque photo ». Dans les premières années de sa carrière, il a également collaboré avec les quotidiens *Marmara*, *Jamanak* et écrit des nouvelles en arménien dans lesquelles il promène son regard dans les quartiers les plus humbles de sa ville. Ces textes ont été repris en recueil par les Éditions Aras à Istanbul, puis traduits en turc. C'est ce recueil des nouvelles initialement publiées entre 1940 et 1960 qui est présenté ici dans sa traduction française, ponctuée des photographies emblématiques consacrées à Istanbul qui ont fait la célébrité de l'écrivain-photographe.





ARRÊT SUR IMAGES

Un grand pont long et large, animé par le va-et-vient incessant de milliers de véhicules — automobiles et tramways. Une marée humaine, le vacarme et la pollution.

Jour d'automne. Le vent souffle par rafales. Des nuages gris envahissent le ciel.

À l'extrémité du pont, un agent de police règle la circulation avec des gestes mécaniques. Les voitures passent, le policier fait un signe de la main au conducteur qui vient d'en face, la voiture s'arrête. Il accorde alors le passage aux piétons qui attendent sur le trottoir, ils traversent, la voiture repart.

On entend la voix d'un gamin qui vend des pâtisseries : « chauds, chauds, tout chauds, approchez, venez manger mes gâteaux chauds, tout chauds... »

La sirène d'un bateau amarré au pont hulule tandis qu'il s'éloigne du quai. Ceux qui viennent de le rater lancent des jurons. Surgissant de l'obscurité, un homme en guenilles s'avance vers l'agent. Les cheveux et la barbe dévorent son visage, sa peau terreuse n'a jamais connu le moindre savon, ses

pieds sont nus et ressemblent à du cuir racorni, le clochard s'approche du petit vendeur, l'odeur d'un gâteau tout chaud est si alléchante qu'il lui semble presque l'avoir mangé, puis il s'éloigne et se mêle à la foule.

Un peu plus loin, un pêcheur est assis dans une barque. Pour la énième fois, il jette un hameçon nu à l'eau.

L'agent accorde à nouveau le passage aux piétons et on aperçoit une nouvelle fois, accoudé au parapet, le tas de hardes qui regarde autour de lui. D'énormes navires flottent sur la mer, sur le quai les dockers travaillent sans relâche dans le vacarme, des petits bateaux et des barques passent sous le pont et réapparaissent de l'autre côté.

Au bout d'une heure, le vent se renforce et devient plus froid. Chargée de melons, une petite embarcation, avec sa voile du même acabit, s'approche d'autant plus rapidement que les vapeurs s'apprêtent à lever l'ancre. Une grosse voix monte de l'embarcation :

— Des melons ! J'ai des melons, plein de melons...

Le vent persistant, égal à lui même, traverse les guenilles et soulève la poussière du sol. Les hardes se mettent à trembler et l'homme grelotte. Il lui faut trouver un coin plus abrité. Il traverse le pont et disparaît dans la foule des passants.

Mais le tableau est incomplet. Un vapeur déverse ses voyageurs, et ceux qui tout à l'heure l'avaient raté montent en premier. Le gamin continue de faire la réclame de ses gâteaux, quelques-uns achètent des melons, l'hameçon nu émerge une nouvelle fois de l'eau, et l'agent continue de régler la circulation.

L'autre côté du pont a un tout autre aspect. On y entend des coups de marteau et une odeur de fer rouillé flotte dans

l'air. Là, l'eau stagne, elle est sale, boueuse. Mais on y voit des barques faire la navette d'une rive à l'autre et des canotiers qui peñtent contre le pont.

Plus loin, une grande place sillonnée par les tramways et, juste au centre, une tour surmontée d'une horloge. Lorsque les aiguilles annoncent la fin du jour, les ombres de deux grands minarets s'allongent. Sur cette place, au milieu de la foule, deux garnements jouent au ballon.

Ils ont marché sur les pieds de tant et tant de passants qui les ont tant et tant injuriés. Ils n'ont aucune crainte, l'agent de police est occupé ailleurs, il ne les voit pas.

Des tramways bigarrés déposent leurs passagers sur la place. Un homme bien mis, cartable à la main, la traverse vivement et monte dans le tramway.

Des lumières jaunes apparaissent sur les bâtiments d'en face, les nuages sont de plus en plus noirs et le vent se fait plus violent. À présent la nuit tombe.

Bien plus tard, sur la place l'horloge annonce minuit, le dernier vapeur quitte le quai. On ne remarque plus la vétusté du pont, seules quelques voitures passent de temps à autre, les haillons laissent sur le sol une ombre grise indécise. L'ombre avance sous le pont et se fond dans le noir.

Le dernier vapeur s'est éloigné, le vendeur de billets éteint la lumière de son guichet et plus aucun bruit ne parvient de ce côté. On perçoit ça et là quelques petits mouvements puis, de nouveau, tout se fige.

Bien après, contre la rambarde glacée du pont, les haillons s'animent. Des yeux mornes observent les lumières qui vacillent dans l'obscurité. Ils contemplent le spectacle de la nuit, les









PASSANTS

Ils vont, ils viennent, ils ne font que passer. Je les croise partout. Ils gravitent autour de moi. Je les frôle... Nous nous regardons droit dans les yeux... nous rêvons : « si c'était comme ça » « si j'avais fait ceci ». Souvent nous nous reconnaissons, nous restons là un instant, mais on ne peut pas rester comme ça. Ils vont leur chemin, moi le mien. C'est tous les jours pareil. Ils arrivent, je m'en vais, j'arrive, ils s'en vont... et vice versa.

J'attends le tramway. Je la vois venir de loin, au bout d'un moment elle passe lentement devant moi et s'arrête un peu plus loin. Il m'arrive de ne pas la voir. Je monte dans le tram et je m'assieds. Je ne remarque pas qu'elle aussi, parmi la foule, essaie d'y monter. Je ne vois même pas si elle a réussi ou pas. Le tramway démarre. À chaque virage tous les passagers sont projetés tantôt à droite tantôt à gauche. À chaque mouvement je touche mon voisin. Je ne sais pas du tout qui c'est. Je le regarde, je m'efforce de faire une petite grimace en guise de « pardon ». Mais ce n'est pas possible de continuer ainsi. Il y a trop de virages et le chauffeur est très maladroit.

Heureusement, le tramway s'engage sur un grand boulevard, il n'y a plus de virages. Des vitrines décorées défilent devant nos yeux. Le tramway marque un arrêt. Nous devons faire de la place pour les nouveaux passagers. Nous les avons précédés, nous devons maintenant nous serrer. Machinalement je regarde à côté de moi. Une paire d'yeux portant des lunettes de soleil. Nous ignorons tous deux que nous sommes montés à la même station. C'est le hasard tout simplement. On démarre. Les vitrines défilent. Il y a beaucoup de monde. Un costume sombre me colle de trop près, je dois m'écarter un peu.

Sans bouger, j'observe la porte. Je pense à mes chaussures qui sont bien cirées. Même si tout à l'heure, dans le dernier virage, on m'a marché sur le pied, ou ça aurait pu aussi bien arriver. Par chance, aujourd'hui je porte des vêtements neufs. Je n'ai aucune raison de me plaindre de ma situation. J'aurais pu mettre mes habits de tous les jours ou ma tenue de travail. On ne m'aurait alors pas accepté dans le tram. Pour aller en société, il faut avoir des vêtements neufs.

Soudain je lève les yeux, derrière les verres fumés deux yeux me fixent. Nous restons ainsi jusqu'au prochain virage.

C'est le printemps. Tout est vert alentour. Je sais ce que fricotent les couples assis sous les parasols. Je suis sûr qu'elle pense à la même chose en cet instant. Qu'est-ce qui nous retient ? Mais il faut laisser les choses suivre naturellement leur cours.

Et voilà, tous ces rêves caressants en resteront là : elle porte une alliance. Comment ne l'ai-je pas remarqué plus tôt ? Pourtant je suis sûr que c'est le « destin » qui nous a mis en



TABLE

ARRÊT SUR IMAGES	11
PASSANTS	21
LA JOURNÉE GLACIALE	27
BROUILLARD SUR LA VILLE	31
UNE MER DE ROUILLE	39
LA PÊCHE AUX LOUPS	45
COMME DES MOUCHES DANS L'ÉCUME	55
LONGTEMPS APRÈS BABYLONE	67
SOFIA ZAGREB	73
CHAMBRE NUMÉRO 29	83

PHOTOGRAPHIES :

Toutes les vues sont situées à Istanbul, sauf pour la page 54.

- Page 9 : Une rue à Tarlabası, Beyoğlu, 1965.
- Page 10 : Pharmacie à Tepebaşı, Beyoğlu, 1958.
- Page 17 : Barques de pêcheurs sur la Corne d'Or, 1968.
- Page 18 : Barges et oiseaux sur la Corne d'Or, 1955.
- Page 19 : Embarcadère à Beylerbeyi, Üsküdar, 1960.
- Page 20 : Devant un café dans le passage Hazzopoulos à Beyoğlu, 1958.
- Page 25 : Un café à Kartal, 1956.
- Page 26 : L'arrivée de l'hiver dans le quartier de Sirkeci, 1956.
- Page 30 : Sur le pont de Galata, 1956.
- Page 38 : Rivage à Ortaköy, Beşiktaş, 1964.
- Page 43 : Immeubles dans la balieue d'Istanbul, 1974.
- Page 44 : Filets et pêcheurs à Kumkapı, 1958.
- Page 51 : Filets et pêcheurs à Kumkapı, 1965.
- Page 52 : Les quais à Hasköy, Beyoğlu, 1969.
- Page 53 : Le quartier d'Eminönü, 1960.
- Page 54 : Ouvriers d'une aciérie dans un salon de thé, Divriği, Sivas, 1970.
- Page 65 : Une ancienne ruelle à Rumeli Hisarı, Sarıyer, 1962.
- Page 66 : Maison de pêcheurs à Büyükdere, Sarıyer, 1972.
- Page 72 : Dans la gare de Sirkeci, Eminönü, 1959.
- Page 82 : Maison de pêcheurs à Zeyrek, Fatih, 1980.
- Page 92 : Inondations dans les basses terres de Feriköy, Şişli, 1985.

